

Quand les sardines bouchaient le port de Versoix

Le Versoisien est-il plus menteur que le Marseillais ? C'est la question que se pose Marius depuis sa rencontre avec un pêcheur du bout du lac. Alors que les vagues passaient sur la jetée du port et que tous les deux commentaient les effets de la bise, le genevois parla de la couleur du vent.

- Cette bise noire souffle fréquemment mais parfois, c'est le vent blanc qui anime les flots !

Le Marseillais resta bouche bée.

- Ils sont forts ici, ils voient même la couleur du vent !

Adolphe Valette racontait que pendant la guerre, le port de Versoix était noir de sardines. Attirées par on ne sait trop quoi, il y en avait tellement qu'on ne pouvait pas enfoncer un bateau dans l'eau. C'est bien simple, il y avait plus de sardines que d'eau. Lorsqu'il traversait le port avec sa barque, l'hélice de son moteur creusait un sillon et hachait le banc de poissons. Je me souviens d'avoir assisté à cette scène au début des années soixante. L'assainissement mis en place à cette époque n'est sans doute pas étranger à la fin de ce phénomène.



La famille de pêcheurs Valette devant ses filets bien garnis. De gauche à droite, Anna, Adolf et leur fils Edmond. Vers 1965 APV/PHO105

Bien qu'il fût interdit de les pêcher, car elles étaient trop petites, il les braconnait de temps en temps. Une fois même il en a attrapé 800 kilos d'un seul coup, qu'il vendit à Yvoire. Il y avait aussi de belles prises, une fois avec Paul, son ouvrier, il a attrapé 2000 kilos de perches, ils ont mis deux jours pour lever les filets.



Adolphe Valette, son ouvrier Paul Rouiller et son fils Edmond Valette montrent leur prise au photographe. Les Anciens-Bains vers 1965.

La Tribune de Genève relate ces pêches miraculeuses :

« Plusieurs habitants de Versoix étaient accourus sur un petit débarcadère pour assister à la rentrée au port d'un pêcheur dont le bateau était littéralement empli de poissons. Tout à coup, une planche céda et deux spectateurs, MM. Emile Nebbia et André Terrier, furent précipités dans le lac, heureusement peu profond à cet endroit. Ils en furent quittes pour un bain glacé ! »

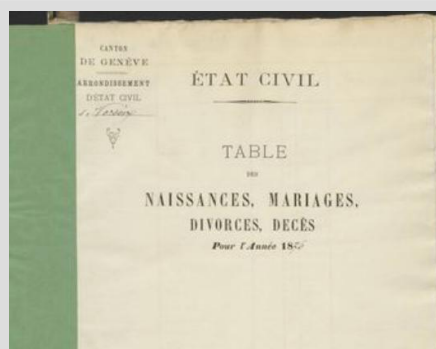
* * * *

De quoi mourait-on à Versoix il y a 150 ans ?

En feuilletant dans les archives cantonales le registre des décès à Versoix pour l'année 1876, nous pouvons avoir une idée des causes de mortalité dans notre commune.

Nous trouvons 3 cas d'enfants mort-nés ou dans les premières heures de leur courte existence : 1 de convulsions, 1 par suite des forceps, 1 des suites de difficultés respiratoires, 1 de dépérissement, 1 de noyade, 1 de croup.

Les avis de décès nous apprennent que la pneumonie grippale, l'algie circulaire de la face, l'hydropisie, les maladies de cœur et du foie, le cancer du sein, l'entérite, l'attaque d'apoplexie, la paralysie de la vessie, la rupture du cœur, la cholérine, les tumeurs, les décès pour cause de faiblesse et lors d'un accouchement sont des motifs déclarés. Il y eu 23 décès pendant l'année 1876. La moyenne d'âge des adultes décédés est de 46 ans.



Pour les adultes on peut noter que les gens meurent généralement de maladie, nous comptons un mort des suites d'un accident. Il s'agit de François Estier, 1806-1876, meunier à Sauverny, qui a glissé dans le canal du moulin et a été emporté par la roue. Selon le rapport du médecin, Il a souffert d'oppression, de fractures aux bras et aux jambes.

Une lettre de François Estier (1863-1948) destinée à son fils Jean (1895-1963) témoigne de cette époque et de cet accident.

Retranscription de la lettre de François Estier à Jean Estier – février 1944

A mon fils Jean

Ton arrière grand père François Estier de Crozet (Ain) est venu jeune à Sauverny s'établir martinotier, s'est marié avec la Constance Decré. Il avait établi un martinet avec 4 gros marteaux (4 feux) actionnés avec une roue à palettes montée sur arbre en chêne d'environ 0,70 [de] diamètre et 10 mètres de long. Sur cet arbre étaient plantés des grosses crosses en fer pour balancer les marteaux. On voit encore dans le mur cette énorme pierre de taille percée d'un gros trou rond pour laisser passer l'arbre de la roue qui marchait au courant de la rivière du côté nord, qui passait près du mur du bâtiment.

Entre les années 1850-59, il a éloigné la rivière du côté français d'environ 15 mètres sur une longueur d'environ 150 mètres, a construit la digue et le canal actuels qui ont fait marcher son martinet et le moulin qu'il avait en même temps construit, il était donc devenu meunier en plus. Toutes ces constructions, canaux et... étaient construits en immenses pierres allant jusqu'à des poids de 100qx¹ ; c'était un travail de gouvernement. Tout le pays de Gex chariait avec des bœufs et chevaux depuis les carrières d'Echenevex et Vesancy. C'est alors qu'il a retourné arbre et roue des marteaux côté midi pour servir le même canal que le moulin avec une chute de 2 à 2,50 m. Mais quand il levait la grande vanne pour les marteaux, c'était une chicanne pour le moulin ! On a vu les chicannes entre père et fils, le fils s'occupant du moulin, qui possédait 4 roues 3 meules, 3 bluteries et une huilerie, pressoir à fruits, rebatte etc. [annotation supplémentaire : battoire à blé → je me suis aidé à le démonter] Tout d'un bien vieux système !

Oui ton arrière grand père avait remué tout le pays de Gex, il était enragé constructeur, fort comme un ours, il travaillait jour et nuit. Il n'avait point de comptabilité, il empruntait et prêtait à tout le monde, il s'est ruiné. Il a fini au martinet avec son vieux ouvrier Nicolas, dont je me rappelle bien. Ils vivaient avec du pain et du fromage et soupe, ils se soulaient, ils mangeaient autant de tabacs qu'une vache de trèfle. [annotation supplémentaire : encore plus que Baeschler !] Ils faisaient des outils épouvantables qu'ils allaient vendre en Savoie ; ils restaient des fois 8 jours en route avec un pauvre misérable cheval, qui a fini par crever (je l'ai vu).

¹ 100 quintaux, ces pierres semblaient atteindre 10 tonnes, un poids considérable à charrier au 19^{ème} siècle, probablement un maximum atteint rarement, mais certaines des pierres jaugeaient certainement plusieurs tonnes.

Mais avec tout ça, il a laissé à son fils Jean, des beaux batiments avec une grosse dette hypothécaire qui m'est encore retombée dessus ; des batiments qui n'avaient plus rien dedans qui vaillent --- Tu peux penser comment ton père a du faire à Sauverny ! : de la mouture pour rien à G. A. ! Enfin tout ça était pour une race dure [*le mot dure est souligné*]
Ton arrière grand père est mort octogénaire, il était fiancé avec sa 4^{ème} femme alors qu'un soir étant saou, il est tombé dans la roue se brisant toutes les côtes. Trois mois de souffrance et puis on l'a mené au cimetière de Chevry. Ton grand père Jean s'en est bien vu et il a bien enduré, il couchait sous le toit du martinet étant jeune, un toit pas lambrissé, point de fenêtre ni porte, la bise le remuait dans le lit. Il m'a souvent fait voir où son lit était, il s'était fait un abri avec de vieux sacs, il en [est] devenu malade, il a fallu lui opérer une jambe ce qui l'a exempté du service militaire, car il aurait dû partir pour 7 ans. Il avait tiré au sort à Chevry avec le père Gauthier. Ton grand père était un homme doux, tranquille mais fort aussi. Il n'était pas commerçant, sa femme lui en empechait. Il avait Monsieur Grosгарin comme docteur de Gex qui lui recommandait : « Jean il ne faut pas toujours trop boire, mais si tu prends un bonne chique à être malade une fois par mois, tu viendras vieux ». En effet il est à mort à 81 ans. C'est ce que ce docteur faisait aussi (mais plus souvent). Il avait une petite voiture en osier très basse, on le rencontrait souvent par les routes, son cheval bairouen (vieux) le ramenait paisiblement. Devant l'écurie le garçon déttelait, mais le docteur dormait toujours dans sa voiture (combien je m'en rappelle). Les temps ont bien changé à ce moment, il n'y avait pas de pilules pyridacil etc... (Oui Monsieur Ballabey me disait : « les hommes sont bien plus durs que les animaux, ils vivent d'abord 5 à 6 fois plus longtemps ; moi qu'il dit, j'ai fait 4 ans la guerre 14-18 j'ai enduré le froid la faim et puis tu vois je suis encore là. On s'habitue à tout... ») Et ta mère ton père, à Sauverny sont mieux que d'avoir trop chaud (tu nous recommandes de faire du feu) Elle ne veut pas qu'on fasse passer la chaleur dans les tuyaux parce que ça les abime !²

Voilà je t'en aurai assez racontés, c'est à toi maintenant de raconter à tes enfants la vie terriblement [*le mot est souligné*] mouvementée que ton père a eue et puis il vit encore !

Adieu à tous

E. F. 9 fév. 44

² Jean (à qui la lettre était destinée) n'aimait pas se rendre à Sauverny en hiver pour visiter ses parents. Il disait de sa mère « elle fait du feu froid... ».

La primevère

Comme elle a dormi tout l'été
Quand vient l'automne guillerette,
Elle se remet à pousser... ;
Et même si le soleil rit
Par ci, par là, elle fleurit.
Alors l'hiver gronde et tempête :
-Effrontée ! Avant toi je passe !
Venez mes filles, Neige et Glace !
Et pour cent jours, enformez-la !

Vite sous l'herbe elle se cache,
Mais ne dort pas : coud sans relâche
Ses jolis jupons festonnés.
Et quand le vieux bourru, lassé,
Part enfin, trainant ses guenilles,
Partout à la fois elle crie :
-« Adieu, l'hiver ! ... Printemps est là ! »

Georgette Audergon
Maîtresse d'école
Classes 1^{ère} et 2^{ème} enfantines et 1^{ère} primaire
1945-1986